Document generated on 07/12/2025 4:32 a.m.

Rabaska
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

LABERGE, MARC. *La Baleine d'Aubert. Contes et récits du Québec*. Trois-Pistoles, Éditons Trois-Pistoles, 2005, 196-[1] p. ISBN 2-89583-103-3

Aurélien Boivin

Volume 3, 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/201727ar
DOI: https://doi.org/10.7202/201727ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)
1916-7350 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Boivin, A. (2005). Review of [LABERGE, MARC. *La Baleine d'Aubert. Contes et récits du Québec*. Trois-Pistoles, Éditons Trois-Pistoles, 2005, 196-[1] p. ISBN 2-89583-103-3]. *Rabaska*, *3*, 151–154. https://doi.org/10.7202/201727ar

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LABERGE, MARC. *La Baleine d'Aubert. Contes et récits du Québec.* Trois-Pistoles, Éditons Trois-Pistoles, 2005, 196-[1] p. ISBN 2-89583-103-3.

Marc Laberge jouit d'une grande réputation comme conteur, et son engagement n'est pas étranger au mouvement de renouveau que connaît le conte au Québec depuis quelques années, sinon quelques décennies. Fondateur du Festival interculturel du conte de Montréal, il est l'auteur de quelques recueils, dont *Ma chasse-galerie* (Planète rebelle, 2000) et *Comme une odeur de soupe* (Lansman, Belgique, 1998), qui ont reçu un bel accueil tant de la part du public que des médias. Il a, en outre, publié des contes dans la revue

Stop et dans des collectifs comme *Tout un monde à raconter* (Québec/ Amérique, 1995).

Son dernier recueil, *La Baleine d'Aubert,* est sous-titré *Contes et récits du Québec*. Il renferme treize textes que, globe-trotter, il a recueilli un peu partout à travers le Québec, un pays qu'il a sillonné « à pied, en vélo, en canot, en hydravion et en traîneau à chiens » (quatrième de couverture) jusque dans le Grand Nord, le pays des Inuits, ses amis dont il a un très grand respect en raison de leur mode de vie et de leurs traditions. Ces textes sont plus près du récit que du conte, il convient de le préciser, car ils empruntent rarement au surnaturel ou au fantastique. Ils traduisent bien, cependant, la richesse d'évocation et de l'imaginaire de cet excellent conteur, comme il nous l'a prouvé dans *Ma chasse-galerie* et dans ses nombreuses interventions dans divers festivals du conte. Il ajoute même, dans *La Baleine d'Aubert*, un nouveau volet à son talent : chaque récit s'accompagne de deux photographies prises sur le vif au cours de ses pérégrinations et qui enrichissent le recueil, quelque peu composite.

En effet, les récits sont distribués sans ordre apparent, sans regroupement non plus. Ils mettent en scène des personnages du quotidien et rappellent diverses scènes de la vie dans un passé plus ou moins lointain. C'est ainsi, par exemple, que l'on assiste d'abord à la délivrance d'une baleine (prisonnière d'un filet de pêcheur dans le golfe Saint-Laurent, au large des Îles-de-la-Madeleine). Aubert, le chef de l'équipe des sauveteurs, parle au cétacé pour qu'il saisisse le sens de l'opération et qu'il consente, en temps voulu, à une immersion en douceur afin de ne pas mettre en danger la vie des plongeurs, qui tentent de la délivrer en coupant les mailles du filet. L'opération est réussie et la baleine se montre reconnaissante en saluant ses sauveteurs d'un magistral coup de queue, quand elle se fut suffisamment éloignée du bateau. Tantôt, c'est un curé (l'abbé Pichette, qui devient Pichet, par erreur, en cours de narration) qui refuse que les pompiers arrosent son église, pendant qu'un incendie, à sa grande joie, consomme la « barbote » qu'il a condamnée à maintes reprises du haut de la chaire comme un haut lieu de perdition. Mais son Dieu qu'il a invoqué pour préserver le temple du village n'a pas exaucé ses prières. L'église est rasée, malgré les protestations du chef des pompiers, Jos sus Pit, qui n'a jamais réussi, même plusieurs années plus tard, « à éteindre le feu de sa colère » (p. 40). Quant au curé, « il ne renonça pas pour autant à ses pouvoirs, mais il ne défia plus le diable » (*loc. cit.*). La morale est explicite dans « Le Tuyau du poêle ». Est bien pris le voleur qui dérobe du bois de chauffage chez son voisin de chalet, en son absence : son poêle explose parce que le propriétaire du bois lui a tendu un piège en insérant, dans quelques bûches, des cartouches de plomb qu'il habille soigneusement avec l'écorce.

Le père Tremblay est désormais rassuré : « Plus personne ne se servirait sur sa corde de bois ! (p. 104). « La hache fait le permis » met en scène une émule du grand Jos Montferrand, terreur de la région, qui a décidé, avant qu'un malheur arrive, de prendre sa retraite, tant il est doté d'une force herculéenne. Provoqué par le champion d'une région voisine, il relève le défi et blesse mortellement son adversaire d'un seul coup de pied dans le ventre. Pour se punir, il s'exile en forêt et y mène une vie tranquille jusqu'au jour où il doit affronter un groupe de bûcherons venus couper des arbres sur sa propriété. Il s'emporte et tue l'un d'eux à l'aide d'un fusil avant de s'enfuir. Mais les policiers le rejoignent bientôt et, devant son refus de se rendre, ils le blessent mortellement à son tour. Il s'effondre en voyant ses amis « les arbres tournoyer autour de lui dans un rayon de soleil » et s'en est allé « retrouver le calme de la nature dans l'univers des ombres » (p. 120). « L'Appel de la nature » évoque les préoccupations écologiques du conteur. Une jeune Amérindienne, forcée de s'exiler à Montréal, en raison d'une grossesse surprise, reçoit en cadeau un bébé castor qu'elle garde dans son appartement. Elle lui rend toutefois rapidement sa liberté et l'animal répond à l'appel de la nature, comme l'enfant que l'Indienne porte sera, un jour, appelé à son tour par son propre destin (p. 168).

Deux textes se déroulent dans les vastes espaces nordiques. Dans « L'Igloo », une dame de la ville, en expédition au pays des Inuits, pousse le guide à tailler une porte dans le refuge pour qu'elle puisse satisfaire un besoin naturel. « Tamusi, fils des glaces », récit déjà publié dans *Ma chasse-galerie*, met en scène un Inuk, Tamusi, qui a entrepris la cueillette des mots et expressions de sa langue que des fonctionnaires lui demandent de colliger dans un ordinateur, après l'avoir initié aux nouvelles technologies afin de les préserver de l'oubli. C'est ainsi qu'est né « le premier dictionnaire en inuktituk » (p. 185). Invité, plus tard, à se rendre à la ville pour présenter son œuvre dans un salon du livre, Tamusi est surpris par l'automne. Devant la maison qu'il habite, un arbre perd ses feuilles qu'il s'empresse de ramasser pour les remettre à son propriétaire.

Quelques récits mettent en scène le conteur, celui, par exemple, qui est engagé pour distraire ses compagnons dans les chantiers (« Le Conteur de chantier »). Dans « Histoire d'eau », un expert en sinistre, appelé à enquêter sur un dégât d'eau survenu chez un client, se transforme en conteur, à la grande joie de ce dernier, et lui narre l'histoire des leurres de canards qui l'ont rendu célèbre dans son patelin, quand il était adolescent. Comme le sinistré se montre attentif, l'expert le contacte à nouveau, au moment de lui remettre un chèque des assureurs, pour lui raconter d'autres histoires.

Les récits de Marc Laberge ne sont pas sans intérêt, car le conteur sait construire une histoire pour captiver l'attention de ses auditeurs ou de ses lecteurs, et leur donner vie, comme on dit. Comme c'est sa coutume, il utilise une langue plutôt savante, littéraire, qui n'est cependant pas recherchée et qui ne manque pas de saveur, même si le conteur se refuse à recourir au parler populaire. Il prouve ainsi qu'il est possible d'utiliser une langue standard pour convaincre et susciter l'adhésion de son public. Nos supposés humoristes, partisans d'une langue de bois, devraient imiter sa manière, ce qui contribuerait à nous reposer les oreilles de leurs jurons qu'ils utilisent à toutes les sauces et qui sont une preuve évidente de la pauvreté de leur vocabulaire et de leur méconnaissance de la langue française !

Si le recueil a de belles qualités, il est toutefois dommage que l'éditeur n'ait pas songé à l'enrichir d'un DC, comme le fait Planète rebelle, voire d'un DVD. Voilà qui rendrait davantage justice à un conteur de la trempe de Marc Laberge !

AURÉLIEN BOIVIN
Université Laval, Québec